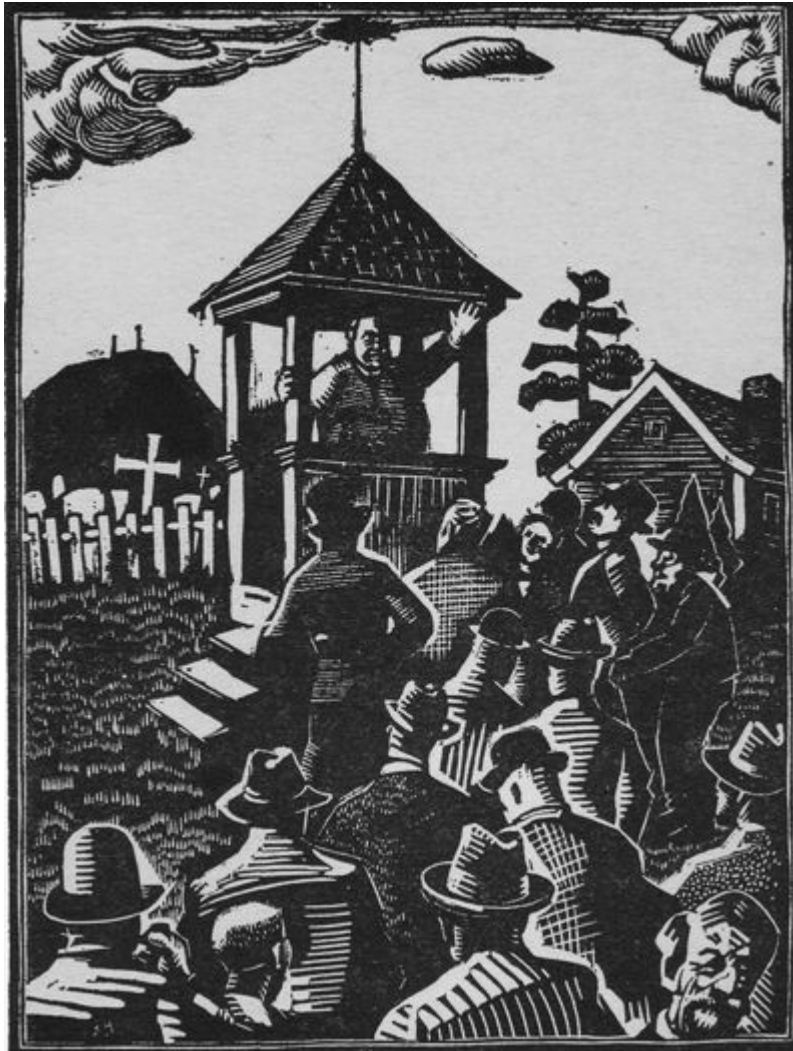


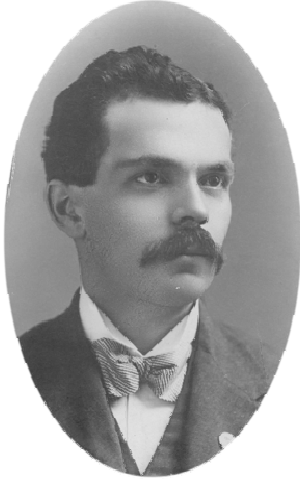
# VIEILLES CHOSES, VIEILLES GENS



## Le crieur

« La messe vient de finir, les portes de l'église livrent leurs derniers flots de fidèles où les femmes dominant – celles-ci étant toujours les dernières à sortir de l'église, comme les premières à y entrer, - et les hommes, en bourrant leurs pipes, se portent déjà en masse vers la petite tribune où les attire la rude mais sympathique silhouette du crieur public. »

Georges Bouchard, *Vieilles choses, vieilles gens*, Montréal, Granger frères, 1943, p. 35 - L'image ci-dessus est d'Edwin Holgate, illustrateur du livre de Bouchard. – 1<sup>re</sup> édition : 1926.



**Adjutor Rivard** (1868-1945) est né à Saint-Grégoire de Nicolet. Issu d'un milieu bourgeois, il devient avocat. En 1902, il contribue à la fondation de la *Société du Parler français au Canada* et à son organe de diffusion, le *Bulletin du parler français au Canada*. En 1907, il participe à la fondation du journal *L'Action sociale catholique*, devenu plus tard *L'Action catholique*. En 1919, on le nomme bâtonnier de la province de Québec, et, trois ans plus tard, juge à la Cour d'appel.

La plus grande partie de son œuvre est consacrée à la défense de la langue française, mais il a aussi écrit des textes (ce sont le plus souvent des descriptions plutôt que des récits) qui évoquent avec ferveur des vieux mots, des modes de vie et des objets avant qu'ils ne disparaissent. Dans *Chez nous* et *Chez nos gens*, il fait revivre le ber, le poêle, l'heure des vaches, la visite du quêteux, le signe de la croix, la criée pour les âmes, la grand'chambre, etc.

## La maison

Il y en avait de plus grandes ; il n'y en avait pas de plus hospitalières. Dès le petit jour, sa porte matinale laissait entrer, avec le parfum des trèfles, les premiers rayons du soleil. Et jusqu'au soir, elle offrait aux passants le sourire de ses fenêtres en fleurs, l'accueil de son perron facile, l'invitation de sa porte ouverte. De si loin que vous l'aperceviez, elle vous plaisait déjà, et, quand vous étiez tout proche, elle se faisait si attrayante que résister à son appel devenait impossible : vous entriez. Dès l'abord vous étiez chez vous. « Asseyez-vous, l'ami, et prenez du repos. » Travaillait-on — et l'on travaillait toujours — on s'interrompait pour vous *bienvenir*. Si vous étiez altéré, la *banc des seaux* était là, avec la tasse à l'eau, reluisante et toujours *amain*. La table était-elle mise, vous étiez convié, et sur la plus belle des assiettes à fleurs le meilleur des morceaux vous était servi. Si vous arriviez à la tombée de la nuit et aviez encore loin à cheminer, on ouvrait pour vous la *chambre des étrangers*, la plus grande et qui avait le meilleur lit... Qui donc n'arrêtait pas chez nos gens, ne fût-ce que pour apprendre des vieux quel temps il devait faire le lendemain ? Seuls, les hôtes mauvais passaient tout droit, et d'un pas plus pressé, devant la maison hospitalière.

Il y en avait d'une parure plus opulente ; il n'y en avait pas de meilleures à voir. Ses quatre murs, solides, fortement liés, de tout repos, inspiraient d'abord confiance. Les pierres étaient vieilles ; mais, à chaque printemps, elles faisaient leur toilette à la chaux, et il n'y avait guère de maisons aussi blanches dans toute la paroisse. Et voyez-vous comme, sur cette blancheur mate et chaude, les volets verts se détachaient et réjouissaient l'œil ?... Une petite vigne canadienne, accrochant ses vrilles aux balèbres du long pan, grimpait du *solage* aux *acoyaux*, courait sous le larmier, et allait vers le soleil pousser ses plus belles feuilles au pignon. Le toit aussi était agréable à regarder, avec ses bardeaux goudronnés, la lisière blanche de son cadre, ses lucarnes en accent circonflexe, son faitage pointu, et sa cheminée de pierres plates. Au coin du *carré*, sous le *dalot*, une tonne recueillait l'eau de pluie, douce et précieuse ; à la devanture de sable fin, un banc, deux lilas, quelques gros cailloux blanchis... Tout cela était clair, propre, bien ordonné ; tout cela convenait. Je ferme les yeux, et je la revois encore, la maison de *nos gens*, blanche, dans la lumière, sur le chemin du roi.

Il y en avait où la gaieté était plus bruyante ; il n'y en avait pas de plus profondément joyeuse. On savait, là, tous les cantiques ; on savait, là, toutes les chansons. Et on les chantait bellement, avec des fions les plus jolis du monde. La vie n'était pourtant pas moins rude à nos gens qu'aux autres ; ils devaient, eux aussi, trimer dur pour gagner leur pain ; et l'épreuve était venue, année après année, faire leurs pas plus lourds, leurs fronts plus ridés. Mais l'âme de ces anciens était forte ; le malheur même n'en avait pu troubler le calme profond. Ils savaient que cette vie n'est rien, et, résignées aux tristesses d'ici-bas, pleins d'une confiance sereine, en paix avec la terre, en paix avec le ciel, ils laissaient simplement couler leurs jours vers la Grande Espérance. Matin, midi et soir, *nos gens* priaient ensemble ; et, parce qu'ils avaient prié, les tâches étaient plus douces, les fardeaux moins lourds, les peines plus vite consolées. Aussi, la joie était-elle revenue, après chaque deuil, habiter cette maison, comme l'oiseau retourne à son nid.

Qu'il faisait bon vivre chez *nos gens* !

Soudain, et comme par miracle, on s'y trouvait délivré de tous les soucis, loin de tous les tracas, à l'abri de toutes les intrigues. Rien de mal ne se pouvait concevoir sous ce toit béni. On y passait des jours de paix heureuse et secrète. On y était meilleur.

Qu'il eût fait bon mourir chez *nos gens* !

**Adjutor Rivard, *Chez nous. Chez nos gens*, Montréal, bibliothèque de l'Action Française, 1924, p. 85-88 – *Chez nous* (1<sup>re</sup> édition en 1914) ; *Chez nos gens* (1<sup>re</sup> édition en 1918)**



**Lionel Groulx** (1878-1967) nait dans un milieu paysan. Il est ordonné prêtre en 1903. Il poursuit des études universitaires jusqu'au doctorat. Il enseigne au collège de Valleyfield (1909-1915), puis à l'Université Laval (1915-1949). C'est un intellectuel engagé, qui développe l'idée que le nationalisme canadien-français devait s'appuyer sur la religion. Il a écrit plusieurs livres d'histoire, dont *Notre maître le passé* (1936) et *Histoire du Canada français* (1951). Il a prononcé de multiples conférences, a été très influent en son temps.

Il est l'auteur de quelques romans dont le controversé *L'Appel de la race* (1922), où il fait connaître ses idées nationalistes. Le récit qui suit est un extrait des *Rapaillages* publié en 1916. Il y présente un ensemble de « croquis et des souvenirs qu'[il a] rapaillés le long des routes ». Le recueil porte le sous-titre « Vieilles choses, vieilles gens ».

## Les adieux de la Grise

Je n'en finirais pas de vous raconter les prouesses de cette jument sans pareille. Les enfants, la mère et le père pensaient à toutes ces choses, sans doute, pendant que, ce soir-là, ils achevaient en silence de prendre leur souper. Le lendemain, *drès* le matin, on vit arriver sur quatre roues criardes, une boîte sale et branlante, comme en ont les *Gipsy*, traînée par un vieux cheval aussi efflanqué qu'un squelette. De la voiture descendit un petit vieux à figure d'Abraham, attelé comme la chienne à Jacques : c'était l'acheteur de guenilles. Le père alla chercher la Grise à l'écurie. L'acheteur lui tâta les côtes, lui regarda aux dents et ronchonna d'un ton qui nous blessa beaucoup : « C'est pas une pouliche. » Le père se contenta de répondre : « C'est vieux, mais c'a encore du cœur, allez ! » Quant à nous, nos yeux ne se détachaient pas du cheval de l'acheteur si rosse et si maigre qu'on aurait pu lui compter les côtes de chez le voisin. A la pensée qu'on réservait peut-être le même sort à notre chère vieille Grise, nous nous sentions presque une envie de pleurer. L'acheteur mit la main dans sa poche, en tira, mêlé à des bouts de corde et à des clous rouilles, un petit rouleau de billets de banque tout sales de poussière de tabac. Un à un il jeta les billets dans la main du père, lentement, de l'air d'un homme qui a conscience de jeter de l'argent à l'eau. Le bigre ! quand on y songe ! il achetait la Grise pour trente piastres. Oui, mes amis, pour trente piastres. C'était pour rien. Puis, l'acheteur passa une corde au cou de la jument et l'attacha derrière sa voiture. A ce moment nous nous approchâmes de la Grise pour lui toucher une dernière fois : « Adieu la Grise ! » — La Grise partit. Au détour du jardin, comme elle prenait le chemin du roi, la pauvre bête parut se douter qu'elle s'en allait pour toujours. Elle se tourna vers la maison, vers ses anciens maîtres, vers l'écurie, vers la terre tant de fois labourée, et poussa un hennissement plaintif. La mère rentra. Nous autres, nous restions là à la regarder s'en aller. Souvent elle se tournait encore pour hennir. Elle passa chez les Landry, puis chez les Campeau, puis chez les Bouchard. Nous ne la voyions plus qu'un peu et de temps en temps, derrière la boîte de l'acheteur, dans les éclaircies des feuillages du chemin. Quand, à la quatrième terre, elle fut sur le point de disparaître pour toujours au coude de la route et derrière le bois des Boileau, nous la vîmes tourner la tête encore une fois et le vent nous apporta un

dernier hennissement, long, plaintif, déchirant comme un adieu. L'un des enfants, je ne sais plus lequel, se mit à pleurer. « Pauvre Grise ! » dit l'aîné. « Pauvre vieille ! dit le père, c'est de valeur encore, à cet âge-là ! »

**Lionel Groulx, *Les Rapailages*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1916, p. 23-25.**



**Michelle LeNormand** (Marie-Antoinette Tardif) est née à L'Assomption en 1895. Elle poursuit des études littéraires jusqu'à la Sorbonne. En 1915, elle rédige de courts récits dans *Le Nouvelliste*, récits qu'elle publie sous le titre *Autour de la maison* en 1916 (donc à l'âge de 21 ans). Elle devient rédactrice de la page féminine du *Devoir* en 1918. Elle épouse Léo-Paul Desrosiers en 1922 et continue d'écrire des livres tout en se dévouant à la carrière littéraire de son mari. Le couple s'installe à Ottawa, puis à Saint-Sauveur. LeNormand a produit des chroniques, des contes, des nouvelles et des romans, et a collaboré aussi à plusieurs périodiques. Dans *Autour de la maison* sont rassemblés ses souvenirs de jeunesse. Son livre jette un éclairage sur un temps doublement révolu : elle décrit sa vie d'enfant choyée, avec ses jeux, ses rêves et parfois ses tourments ; mais du même souffle, elle évoque, non sans nostalgie, la fin d'une époque héritée du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Les cerceaux

Les bonnes femmes du village tricotaient, assises sur leurs perrons, ou sur leurs chaises au bord de la rue, les pieds sur le trottoir. Elles causaient avec leurs hommes, ou entre elles, ou avec les passants : « Eh bien, monsieur Baptiste, une bonne journée ? Le foin est beau ? » Et soudainement arrivaient, au coin de la rue, petites filles et garçons à la douzaine, roulant leurs cerceaux de fer, qui dansaient sur les planches inégales du trottoir. Le soir qui venait, calme et lent, était un instant troublé par cette troupe « à l'épouvante » qui passait en lançant des hurrahs et des bravades aux bonnes femmes qui disaient : « Oh ! les petits bonjours, qu'ils en font du train. Et regardez-moi toutes ces petites garçonnières. »

Mais les cerceaux couraient toujours. Par moment ils zigzaguaient, tombaient ; relevés prestement, ils recommençaient à rouler, en hésitant d'abord, penchant d'un côté, de l'autre, puis, comme s'ils eussent suivi une lice, ils filaient tout droit, en parfait équilibre. Un clou, qui sortait du trottoir, les faisait dévier de nouveau ; ils sautaient brusquement, échappaient à leurs conducteurs et traversaient en biais la petite rue de sable. On les rejoignait. Ils repartaient, dociles à la baguette de bois qui les guidait.

Ils faisaient un bruit de forge, nos grands cerceaux de fer, et nos rires tintaient, éclatants. On s'en allait par la rue de l'église. On passait devant le couvent. Les religieuses, dans leur parterre, se promenaient, Et l'on criait fièrement : « Bonsoir, Mère St-Anastasia ! » parce que c'était alors les vacances. En temps scolaire, on eût plutôt baissé la tête, pour qu'elle fût cachée par la haie de cèdres qui fermait le jardin du couvent. Songez donc ! À la lecture des notes s'entendait dire devant Mère Supérieure et toutes les grandes : « J'ai de mauvaises nouvelles à donner de Michelle. Elle court les rues avec les petits garçons. » J'ai si souvent rougi sous l'accusation ! Pourtant, Toto et Pierre, et Jean, et Jacques, où était le mal ?

Nous descendions la côte en face du couvent. C'était extrêmement agréable. Les cerceaux devenaient des balles ; ils bondissaient, prenaient une allure plus vive, et l'on courait à perdre haleine pour les suivre ! On ne voyait plus rien que le cercle qui roulait,

roulait, et arrivait souvent dans les jambes d'une passante qui allait à l'église ou en revenait.

Alors, on se faisait secouer un peu rudement par le bras ; on prenait des visages contrits et ... souriants. « Excusez-nous, madame, on l'a pas fait exprès. » La madame partie, on éclatait de rire.

Et l'on repartait au galop, repassant par les mêmes petites rues, où les bonnes femmes causaient maintenant sans tricoter, le soleil ayant dit « bonsoir ». C'était l'heure des « chars ». Des couples s'en allaient. Un soir, petit Pierre, du haut de ses sept ans, avait crié à des amoureux qu'on avait un peu bousculés : « Ah ! que c'est beau, la jeunesse ! »

Nous étions l'enfance, l'enfance qui jouait au cerceau ! L'enfance qui riait à tout, qui se dépensait de toute âme et à... toutes jambes.

On courait plus vite, en voyant de loin la haute clôture brune de la cour de chez nous, et les cerceaux arrivaient les premiers, pêle-mêle, se frappant dans le parterre. Ils roulaient sur l'herbe, en se balançant et allaient tomber un peu partout comme fatigués d'avoir tant tourné !

On se précipitait dans le hamac. Les garçons se mettaient à cheval sur le bras de la galerie, et essoufflés, l'on se reposait en regardant au ciel s'allumer les étoiles. Au bout d'un temps, on chantait « Malbrough », en chœur ; ensuite, on improvisait des couplets fous sur des airs faux — et l'on riait, on riait encore jusqu'au coucher !

**Michelle LeNormand, *Autour de la maison*, Montréal, Éditions du Devoir, 1930, p. 32-35 – Édition originale 1916.**



**Marie-Victorin** (Conrad Kirouac) (1886-1944) naît à Kingsey Falls dans une famille de commerçants aisés. Il entre pourtant chez les frères à 16 ans, rêvant de se dévouer pour les pauvres. Il est tout à la fois un religieux, un scientifique et un écrivain. Ses plus grandes réussites demeurent la publication de la *Flore Laurentienne* en 1935 et la fondation du Jardin botanique de Montréal en 1936. Il ne faudrait pas négliger ses talents littéraires, surtout dans ses *Récits laurentiens* publiés en 1919. Ce recueil contient neuf nouvelles qui témoignent du patriotisme et de l'attachement au passé de l'auteur.

## La Corvée des Hamel

Vers deux heures, les hommes s'étant consultés du regard, ôtèrent leurs gilets et allèrent à la meule aiguïser les haches. Sur la route, les voisins et les gens du village causaient par petits groupes ; les enfants, pieds nus, passaient et repassaient en courant, un brin de mil à la bouche, faisant siffler dans l'air des harts de cornouiller.

Enfin, Siméon Hamel, tenant sa hache près du fer, sortit de la remise et s'engagea dans la descente. Ses frères, quelques-uns munis de haches aussi, le suivaient. Parmi les vieilles silencieuses, Joson resta dans la porte, écroulé dans un petit fauteuil, pleurant dans sa barbe blanche qui tremblait. Il y avait quelque chose d'inouï dans ce défilé de vieux terriens aux visages travaillés par la vie, et tous du même sang, s'en allant frapper l'arbre qui avait vu naître et mourir tous les Hamel, tous leurs ancêtres, même ceux dont on ne parle plus mais dont on lit les noms en première page au registre de l'Ancienne-Lorette. En cette minute, ils songeaient tous aux bers sur lesquels l'orme avait veillé dans les grandes chaleurs, aux joyeuses voiturées qu'il avait vues sortir au grand trot les matins des noces et aux nombreux cercueils qui avaient une dernière fois, et lentement, passé dans son ombre avant de descendre à la terre.

On avait décidé de faire tomber le géant sur le chemin parce qu'il penchait un peu de ce côté et que, au-delà, il n'y avait point de construction. Siméon fit un grand signe de croix que tous les assistants répétèrent et donna le premier coup dans l'écorce. Sans tarder, la hache de Jean s'éleva, tournoya, retomba à angle et fit voler dans l'air un gros copeau noir. Les coups répétés se répercutèrent sur la vieille maison, et il sembla aux Hamel qu'elle aussi souffrait dans son âme, qu'elle gémissait, et que tout à l'heure, quand l'arbre tomberait, elle s'effondrerait toute ! La sueur coulait sur les fronts ridés des deux hommes et l'aubel était à peine entamé. Deux autres Hamel vinrent les relayer et le lamentable travail reprit avec une nouvelle vigueur. Les copeaux blonds, dégouttant la sève, étaient maintenant semés partout, sur la route, sur l'herbe, sur les pivoinés du pauvre jardin. L'arbre saignait du pied, mais le cœur tenait bon, et la tête, se jouant dans la brise fraîche, chantait toujours la chanson des feuilles qui berce dans les nids le peuple des oiseaux. Ils voletaient encore, les oiseaux, insoucieux de la mort qui planait toute proche sur les petits œufs couleur de ciel !

Deux autres haches.

Vers quatre heures, au moment où un nuage blanc lamé d'or passait sur le soleil, faisant taire le gazouillis dans la cime de l'orme, on entendit un craquement sourd. Le cercle des curieux s'élargit précipitamment. Au bas, Siméon avait saisi la hache, et, fébrile, portait les derniers coups. L'immense amas de verdure s'inclina dans le ciel, lentement d'abord ; puis la chute s'accéléra et celui que les ouragans des siècles n'avaient pas ébranlé, s'abattit sur le chemin et dans le champ voisin, s'y écrasa avec un bruit de tempête fait du bris des branches, du choc menu des milliers de feuilles, de cris et de battement d'ailes.

Il y eut cette minute de stupeur et de silence recueilli qu'imposé toujours le spectacle de la grandeur tombée, puis l'on se mit à l'œuvre pour débarrasser la route. On accepta les services des voisins. Les Hamel se répandirent dans la ramure et la besogne de mort continua, acharnée. A mesure que l'ébranchage progressait, le cadavre de l'arbre devenait hideux ; dépouillées de leurs feuilles, les branches amputées dressaient contre le ciel mauve d'énormes gestes de menace.

Le soir tombait et on alla souper. Marie alluma la lampe, et comme la route ne pouvait rester barrée pour le lendemain, jour de marché, les hommes prirent des fanaux et retournèrent à l'ouvrage. Dans la nuit qui montait sans lune et étreignait toutes choses, le bruit des haches, le grincement des godendards s'attaquant au tronc, le pas saccadé des chevaux tirant à la chaîne les énormes billes, les petites flammes qui couraient dans l'arbre, cette hâte, cet acharnement contre une chose morte et vaincue, tout cela avait l'air d'un crime !...

**Fr. Marie-Victorin, *Récits laurentiens*, Procure des Frères des Écoles chrétiennes, Montréal, 1942, p. 17-19 – 1<sup>re</sup> édition 1919**